45e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 51 20 DÉCEMBRE 1928

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Un grand penseur chrétien méconnu : Ernest Hello. — II. Une critique de l'indifférence en matière de religion et de morale. — III. L'Association Guillaume Budé et la grande *Collection des Universités de France.* — IV. Le criminel-né est un mythe ; échec à la théorie de Lombroso. — V. Le christianisme de Chateaubriand. — VI. La crise de la « dénatalité » en Italie ; cri d'alarme de M. Mussolini ; le mal et son principal remède. — VII. Catholicisme à la Montherlant. — VIII. Les Noirs sont-ils une race maudite ? — IX. L'apostolat populaire par les dépôts de lectures.

I

La presse catholique a célébré ces jours-ci, à l'occasion de son centenaire, la mémoire d'Ernest Hello (né en 1828). C'est justice, et justice même un peu tardive, car, sans le retour de cet anniversaire, qui aurait songé à ressusciter ce mort, si bien tué et enterré par son siècle, en haine de son catholicisme ? De la part au moins de ses coréligionnaires, il méritait mieux, comme nous l'allons voir. C'est une erreur que la critique catholique se doit de réparer, en mettant Ernest Hello à côté et au-dessous de Veuillot, au-dessus de Léon Bloy, entre les deux, qui ont été d'ailleurs l'un et l'autre ses admirateurs et ses amis.

La *Revue des Jeunes* lui consacre tout son n° du 25 octobre. D'autre part, une étude de M. Stanislas Fumet vient de paraître sous le titre : *Ernest Hello ou le drame de la lumière* (Editions Saint-Michel, 21, rue Servandoni, Paris) ; et Mme Georges Goyau (sous le pseudonyme Jules-Philippe Heuzey), après avoir donné un article sur Hello aux *Nouvelles littéraires* (27 octobre), a publié tout récemment des inédits d'Hello en un volume qui a pour titre : *Regards et Lumières* (in-12 de 220 p., 12 f., Paris, Perrin). A ces différentes sources, nous puisons quelques renseignements intéressants sur la biographie et l'œuvre d'Hello [1].

Il est né à Lorient le 4 novembre 1828. C'est un breton, non pas seulement d'origine, mais de tempérament, d'éducation, de vie courante, d'intelligence, de cœur et de passion, et peut-être faut-il voir là une raison prédominante des défauts comme des qualités saillantes de son génie, de la vigueur et de l'âpre rudesse de sa foi catholique.

L'enfant grandit, fragile, dans ce paysage de mer et de futaies. Bientôt élève du lycée de Rennes, puis du lycée Louis-le-Grand, il manifeste très jeune cette passion dans la recherche et la proclamation de la vérité, qui sera dans tout le cours de sa vie la caractéristique de son apostolat d'écrivain.

Lauréat, à 15 ans, du prix d'honneur au Concours général, patronné par Villemain, il voit s'ouvrir devant lui les perspectives mondaines du plus brillant avenir. Il pense d'abord à entrer, comme son père, dans la magistrature. Il fait son droit, subit avec succès ses examens, mais renonce bientôt à cette profession qui pourrait l'obliger à défendre une cause qu'en conscience il croirait injuste. Son amour du vrai, du loyal, de l'honnête, n'admet pas de partage. Il va se donner tout entier à l'étude de la vérité, pour se vouer ensuite tout entier à la mission de la faire éclater publiquement par la parole et par la plume autour de lui.

Quoiqu'il fût de tout temps croyant sincère et résolu, c'est cependant, pour une large part, aux influences de Gratry et de Lacordaire qu'il dut l'épanouissement apologétique de sa foi et de son art original de la prêcher au monde. « Que de fois, disait-il, le dimanche, à la sortie de Notre-Dame, le soleil m'a paru beau ! Que de fois j'ai conduit à Notre-Dame, de gré ou de force, les amis dont je voulais contraindre l'attention et l'admiration... Je suis allé un jour à Lacordaire dans sa cellule, et je lui ai dit : « Mon Père, je vous remercie. » Je lui envoie encore aujourd'hui de l'autre côté de la tombe la même parole : « Mon Père, je vous remercie. »

Ernest Hello a eu sur la plupart des publicistes chrétiens, ses compagnons d'armes dans la bataille des idées religieuses, une supériorité que son siècle n'a pas goûtée, et qui mérite d'être davantage estimée du nôtre. C'était, en même temps qu'un lettré de bonne culture, un philosophe et un théologien : deux préparations apologétiques qui n'étaient guère alors à la mode, et qui sont, Dieu merci ! un peu plus répandues aujourd'hui dans l'élite des représentants cotés de la pensée catholique.

C'est avec l'abbé Baudry, professeur distingué de Saint-Sulpice, qu'il fit ses études de théologie ; c'est là qu'il trouva, avec les fécondes efflores-

[1] Nos anciens abonnés pourront relire aussi l'article publié dans l'*Ami* du 31 octobre 1895, p. 769-76.

cences de sa foi, le plein contentement de sa raison. Aucune science ne cadrait mieux avec les dispositions naturelles et surnaturelles de son esprit, aucune n'a été par lui cultivée avec plus de soin pendant tout le cours de sa vie, où son intelligence pénétrante n'a pas cessé d'approfondir, pour la mettre en lumière, dans maintes merveilleuses applications, la trilogie surnaturelle du vrai, du beau et du bien, qui se dégage de tout l'ensemble de la dogmatique chrétienne.

Et ici, puisque nous y sommes, une rectification s'impose. Hello, a-t-on dit, et disent encore certains de ses biographes contemporains, fut un *mystique*. Erreur ! Non ! Ce fut un théologien, et c'est tout autre chose. Il faut protester, énergiquement, contre l'abus que fait couramment la critique de nos jours, tout comme celle du XIX^e^ siècle, voire déjà du XVIII^e^, de ce mot *mystique*. Il a chez nous un sens réservé, parfaitement légitime et « objectif, » que peuvent seuls bien entendre ceux qui ont quelque peu étudié, en théologie, les états surnaturels transcendants qui résultent, dans quelques âmes saintes privilégiées, de certaines communications ou touches divines extraordinaires, ineffables, en dehors et au-dessus du cours normal des efficacités ordinaires de la grâce.

Mais, dans l'opinion populaire, déformée sur ce point-là par la littérature des romans et des adversaires de l'Eglise, un *mystique* est un *rêveur* d'idées religieuses, et le *mysticisme* est la tendance de l'imagination à se complaire dans le monde fictif, poétique ou religieux, d'abstractions creuses qui ne sont en définitive que le pur produit subjectif de sa création.

Pour ce monde-là mysticisme et religiosité sont termes synonymes, et toutes les religions, y compris la catholique, ne sont que des manifestations de la tendance au mysticisme, toujours latente au fond de l'âme populaire, tant qu'elle n'a pas été éclairée des lumières de la civilisation (?).

Non, encore une fois, un théologien n'est pas un mystique dans ce sens-là, un rêveur d'abstractions sans réalité d'existence, sans certitude objective d'aucune sorte, quand il développe, avec le concours logique de la raison, les vérités fondamentales de Dieu, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Providence, de la grâce sanctifiante ou actuelle, des sacrements, des industries de l'amour divin, de la vie future, et quand, à la lumière divine de la foi révélée, il apprécie ce qu'il y a de grand et de petit, de vrai et de faux, de beau et de laid, de bon et de mauvais, dans tous les ordres d'expansion de la vie humaine, matérielle et sensible, intelligente et affective.

C'est ce qu'a fait Hello, et pourquoi précisément son siècle n'a pas pu ou n'a pas voulu l'entendre ; et il l'a classé dédaigneusement parmi les illuminés du mysticisme, et tout au plus, dans les milieux les plus sympathiques, parmi les « poètes » de la religion. Son verbe s'alimentait à des sources trop hautes, trop surnaturelles, pour être compris d'une génération fortement matérialisée, imprégnée jusqu'aux moëlles d'un profond mépris pour toute métaphysique, humaine et divine.

On peut lui reprocher avec raison d'avoir parfois dépassé la mesure dans le choix des mots, d'avoir trop librement laissé jaillir, exploser, dirions-nous mieux, les contemplations vigoureuses de sa foi, en des formules plus sonores qu'exactes, imprécises même parfois jusqu'à l'obscurité, tant était difficile chez lui le plein accord d'une imagination fougueuse, primesautière et violente, avec les sereines pensées, toutes pleines de vérité, d'une magnifique intelligence. Mais, sous les défectuosités, rares d'ailleurs, de la broderie verbale, un esprit averti aperçoit toujours la trame théologique solide qui est à la base de tout le travail artistique de l'écrivain.

Il y a dans la vie d'Hello, au début de ses manifestations littéraires, un épisode très poignant et très beau où il donne toute la qualité de son âme. C'est l'épisode du *Croisé*, ce journal qui devait si peu durer et auquel il se dévoua avec tant d'enthousiasme. Il avait un jour, le 4 avril 1858, rencontré, sur le parvis de Notre-Dame, Georges Seigneur, qui devait être son ami. Ils avaient échangé leurs soucis, leurs aspirations et avaient vite reconnu entre eux cette pensée commune : donner à l'idée catholique, au catholicisme, toute son universalité, et le produire, aux yeux d'un temps qui ne le connaissait plus, dans sa vraie lumière.

Georges Seigneur était allé trouver le saint Curé d'Ars et lui avait lu une page d'Hello intitulée « *La Croix*. » Le Curé d'Ars avait été vivement impressionné et avait encouragé Seigneur, en posant toutefois une condition : soyez fidèle, lui avait-il dit, à l'amitié qui vous lie et qui doit toujours vous lier à M. Hello. Soyez unis. Et il s'inscrivit comme premier abonné du nouveau journal.

Tant que l'union des deux amis dura, le journal réussit et réunit une brillante équipe de collaborateurs, parmi lesquels Louis Veuillot, Oscar Havard, Léon Gautier; journal unique par sa conception, dont les rédacteurs brandirent leur plume comme une épée de paladin, cette épée dont la garde a la forme d'une croix, journal où l'on ne fera aucune concession aux goûts du public ; c'est la voix de la vérité qui retentit dans les colonnes du *Croisé*. Si les lecteurs ont des oreilles pour ne pas entendre, tant pis pour eux !

Dès que l'union des deux amis fondateurs prit fin (comment Seigneur oublia-t-il l'avertissement du curé d'Ars ?) : le journal tomba. Il faut avouer que ses allures intransigeantes et le niveau de haute métaphysique religieuse où il entendait se maintenir, n'étaient pas faits pour lui assurer un succès durable en ce temps-là.

Désormais Hello donne aux journaux ces articles étincelants que lui suggère l'actualité, et où d'un coup d'aile souverain il s'évade si vite des contingences pour remonter aux principes. Il collabore à l'*Univers*, au *Monde*, au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, au *Gaulois*, au *Courrier de Bruxelles*, à *Paris-Journal* ; et dans chacun de ses articles

vibrants, et comme illuminés de l'intérieur, il se met tout entier.

Puis arrive la période des grandes œuvres qui vont consacrer sa notoriété, sinon l'estime et encore moins l'enthousiasme de ses contemporains.

En 1858 il publie un petit livre : *Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIXe siècle*, à propos duquel Louis Veuillot écrivait dans l'*Univers*, le 12 janvier 1859 : « Le moment des revers nous semble arrivé pour l'auteur des *Etudes d'histoire religieuse*. Voici un jeune homme avec un tout petit livre de moins de 200 pages in-8o qui, dans la moitié de ce court travail, réduit à très peu de chose l'essence philosophique de M. Renan. »

En 1861 paraissait un recueil d'articles sous le titre : *Le Style*. Sept ans après, c'est la traduction de *La Bienheureuse Angèle de Foligno*, et en 1869 la traduction des *Œuvres choisies de Rusbrock*.

C'est en 1872 que parut sa première composition originale, son œuvre capitale : *L'Homme*, divisée en trois parties : La *Vie*, la *Science*, l'*Art*.

Puis, successivement, vinrent, en 1875 *Les Physionomies des Saints*, en 1878 *Les Paroles de Dieu*, en 1879 *Les contes extraordinaires*, en 1880 *Les Plateaux de la Balance*.

Les volumes qui ont paru après sa mort (1885) : *Philosophie et athéisme*, publié par Mme Hello ; *Du néant à Dieu* et *Regards et lumières*, publiés par Mme G. Goyau, sont des recueils de pensées, de méditations, de prières, d'élévations contemplatives, laissées inédites dans les notes du défunt. Toutes sont issues de la même inspiration surnaturelle d'une foi ardente et éclairée ; toutes sont, si l'on peut dire, métaphysiquement joyeuses, de la joie que donne la contemplation des pures luminosités du ciel, et presque toutes, cependant, celles surtout qui se réfèrent aux dernières années de sa vie, sont empreintes d'une mélancolie, d'une tristesse, d'une souffrance, étonnantes au premier abord chez un homme qui a si merveilleusement parlé des joies et apaisements de la vie chrétienne, si sévèrement raillé les déchirements pessimistes de l'âme de Pascal.

C'est qu'il y avait chez lui, comme, hélas ! chez tant d'autres, deux hommes : le penseur chrétien subtil et profond, philosophe et théologien épris, enivré n'est pas trop dire, des splendeurs de la métaphysique divine et des infinies beautés de ses réalisations amoureuses dans le monde des créatures ; et puis, à côté du contemplatif, il y avait aussi... l'homme, l'homme d'abord physiquement souffrant, de santé débile toujours, l'homme aussi qui a moralement souffert de certaines faiblesses dont l'on aurait aimé qu'il trouvât un préservatif dans les hautes spéculations surnaturelles de son intelligence. Il y a une ombre, un point noir, dans sa vie, par ailleurs admirable, chrétiennement exemplaire, toute de droiture, de charité, de vertus domestiques.

La gloire qu'il avait rêvée, non pour lui sans doute, mais pour la vérité dont il voulait être le héraut, la gloire n'était pas venue. C'est le drame secret de cette vie : s'être donné pour tâche de répandre la vérité à pleines mains, pour éclairer les consciences de son temps, et être tenu par ce temps même dans une sorte de secret, être enterré de son vivant, assister à ses propres obsèques ! suprême douleur de se voir enlisé pour toujours dans l'indifférence et l'oubli ! Non que son œuvre fût ignorée, ni même qu'elle n'ait été signalée à la foule par des juges comme Veuillot ou Barbey d'Aurevilly ; mais il lui a manqué, il lui manqua toujours ce brusque assentiment d'une opinion qui s'empare d'une œuvre, y découvre son aliment, honore de sa confiance le génie de l'auteur, le rend capable de nouvelles ascensions.

De cette conspiration du silence autour de sa personne et de son œuvre, Ernest Hello a souffert beaucoup, trop. On souhaiterait voir tempérées d'une pensée plus chrétienne, moins avide du succès immédiat de son effort, les plaintes où il exhale l'amertume de sa douleur :

« Le genre humain aime les morts ; il n'aime pas les vivants.

« Ne pas rendre justice aux vivants... On se dit : Oui sans doute c'est un homme supérieur. Eh bien ! la postérité lui rendra justice.

« Et on oublie que cet homme supérieur a faim et soif pendant sa vie. Il n'aura ni faim ni soif, au moins de votre pain et de votre vin quand il sera mort.

« Vous oubliez que cet homme de génie que vous ne craignez pas d'enfouir, dans la vie présente, sous le poids de votre oubli, vous oubliez que cet homme, avant d'être un homme de génie, est d'abord et principalement un homme. »

N'exagérons pas. Soif inassouvie de célébrité, a-t-on dit. Non ! Ce n'est pas cela. Simple faiblesse, erreur d'optique, rien de plus. Ce n'est pas sa gloire personnelle, orgueil vulgaire, qu'a jamais cherchée Hello : c'est le succès de son apostolat, qu'il eut tort d'escompter comme résultat certain de ses efforts. Il s'est cru un instrument prédestiné entre les mains de la Providence pour la restauration de la foi catholique dans le monde. Là est son erreur, ou plutôt son illusion. Il en eût moins souffert si, moins spéculatif dans ses procédés d'enseignement, il avait compris que les sommets de la pensée ne sont pas accessibles à la foule, et que sa prédication était, dans le fond comme dans la forme, trop élevée pour prendre contact avec les ignorances et indifférences religieuses de son temps. Un examen de conscience, humble et sévère, aurait pu aussi lui faire pressentir tout ce qu'il y avait d'éléments d'insuccès pour son œuvre, ne fût-ce qu'au point de vue littéraire, dans le dévergondage indiscipliné de son style, dans l'originalité par trop sans-gêne de ses formules âpres, dures comme les rochers de sa Bretagne, où, sous prétexte d'intransigeance, sa polémique causait en fait plus de blessures qu'elle ne rendait de services à la vérité.

Ces défauts, la critique, de nos jours, est devenue bien trop libérale pour s'en offusquer,

ainsi que firent les lecteurs du XIXe siècle. Mais saura-t-elle quand même apprécier à sa valeur ce génie extraordinaire, digne de figurer parmi les plus célèbres illustrations de la pensée catholique ? Son centenaire va-t-il être, pour ce grand méconnu, l'occasion d'une réhabilitation que lui prédisait Léon Bloy quand pour le consoler de ses insuccès il lui écrivait :

« Pour vous, vous triompherez un jour, j'en ai le pressentiment, et vous éclaterez magnifiquement aux yeux des hommes. En attendant, quand même le monde entier se détournerait de vous, moi, Léon Bloy, j'ai confiance en vous et j'espère en Dieu qui vous a créé... »

C'est, sur une perspective d'avenir, un écho de l'hommage que rendait de son côté Barbey d'Aurevilly à l'œuvre grandiose d'Ernest Hello :

« Ce grand mystique, qui est un grand écrivain, ignoré et déplacé en un temps où l'esprit humain, brutalisé, n'est plus fier que de son sens pratique et descend toujours plus bas dans la poussière, reste donc dans le désert de l'inconnu comme S. Siméon stylite sur sa colonne, mais avec cette différence que le Siméon stylite du XIXe siècle reste sur la colonne de ses écrits sans que la foule qui passe y prenne garde et s'aperçoive que la colonne est lumineuse. »

Grand écrivain, oui, si l'on ne considère chez lui que la hauteur et l'abondance des idées, le souffle puissant qui anime la phrase, l'explosion primesautière du mot, et surtout cette allure poignante de sincérité où l'on sent les ardeurs charitables du cœur déborder sur les disciplines de l'esprit. Mais, s'il y a de l'Alceste dans Hello, comme on l'a dit, — et c'est vrai — c'est malheureusement un Alceste mal habillé, parfois vraiment trop dédaigneux de tout souci de tenue littéraire, qui a foi dans la souveraine puissance de la vérité simplement énoncée et croirait lui faire tort, s'il s'abaissait à soigner quelque peu le cadre où il la présente. Aussi a-t-on pu relever chez lui des négligences de style, des répétitions, des vulgarités, des incohérences, des obscurités, choquantes au premier abord d'une lecture superficielle. Mais, ce sont là, en somme, des défaillances relativement rares, qui n'enlèvent rien, en définitive, pour un esprit sérieux et ouvert, à l'éclat de la pensée, à la vigueur de son expression, et n'empêchent point qu'on trouve chez Ernest Hello les plus belles pages qui aient jamais été écrites sur l'économie des relations surnaturelles de l'homme avec Dieu Créateur et Rédempteur.

Au surplus, nos lecteurs pourront en juger par eux-mêmes dans le paragraphe qui suit, où nous leur offrons un extrait peu connu des œuvres de Hello.

II

(L'indifférence) [1]. — Le Oui et le Non sont en présence. Bien des gens qui ne savent rien, reprochent à la vérité d'être intolérante. Il faut s'expliquer sur ce mot.

On dirait, à les entendre, que la vérité et l'erreur sont deux êtres qui peuvent traiter d'égal à égal, deux reines toutes deux légitimes, qui doivent vivre en paix chacune dans son royaume, deux divinités qui se partagent le monde, sans que l'une ait le droit d'arracher son domaine à l'autre. De là l'indifférence qui est le triomphe de Satan ; la haine lui plaît, mais ne lui suffit pas : il lui faut l'indifférence.

L'indifférence est une haine d'un genre à part, haine froide et durable, qui se masque aux autres et quelquefois à elle-même derrière un air de tolérance, car l'indifférence n'est jamais réelle : elle est la haine doublée du mensonge.

Il faudrait aux hommes, pour vomir chaque jour contre la vérité un torrent d'injures ardentes, une certaine détermination qui n'est pas dans leur caractère. Le parti qu'ils prennent, c'est de ne prendre aucun parti. Et pourtant la haine qui crie est bien plus explicable, étant donné le péché originel, que la haine qui se tait. Ce qui étonne, ce n'est pas d'entendre le blasphème sortir de la bouche humaine : le péché originel est là ; la liberté de l'homme est là ; le blasphème a son explication. Mais ce qui me plonge dans une stupéfaction absolument inexplicable, c'est la neutralité !

Il s'agit de l'avenir humain et de l'avenir éternel de tout ce qui a dans l'univers intelligence et liberté. Il s'agit certainement et nécessairement de vous-même, comme aussi de toute personne et de toute chose. Donc, à moins que vous ne vous intéressiez ni à vous-même, ni à aucune personne, ni à aucune chose, il s'agit certainement et nécessairement d'un intérêt sacré pour vous. Si vous êtes vivant, excitez en vous la vie. Prenez votre âme et apportez-la dans la mêlée ! Prenez vos désirs, prenez votre pensée, votre prière, votre amour ! Prenez dans vos mains les instruments dont vous savez vous servir et jetez-vous tout entier dans la balance où tout pèse.

Si vous êtes endormi, réveillez-vous. Si vous êtes mort, ressuscitez. Cherchez dans votre vie passée, dans votre vie éteinte, le meilleur de vos souvenirs. Rappelez-vous le parfum matinal des rosées d'autrefois, que vous avez dû sentir, et voyez si vous avez la force de dire : Qu'importe ?

Placé entre le feu de ceux qui aiment et le feu de ceux qui haïssent, il faut prêter main-forte aux uns ou aux autres. Sachez-le donc : ce n'est pas à l'homme en général, c'est à vous que l'appel est fait ; car toutes les forces morales, intellectuelles, matérielles qui se trouvent à votre disposition sont autant d'armes que Dieu vous a mises dans les mains, avec la liberté de vous en servir pour lui ou contre lui. Il faut vous battre ! Vous vous battez nécessairement : il ne vous est laissé que le choix du camp.

Jésus-Christ, quand il est venu au monde, a demandé tout aux hommes, s'étant fait pauvre plus que les plus pauvres. Il a demandé une place pour naître : on la lui a refusée. Les hôtelleries étaient remplies, c'est une étable qui s'est ouverte. Il a demandé une place pour vivre : on la lui a refusée. Le Fils de l'Homme n'a pas eu où reposer sa tête, et quand il s'est agi de sa mort, il n'a pas eu cinq pieds de terre pour s'étendre : la terre l'a rejeté entre le ciel et elle, sur une croix.

Or, celui qui a demandé demande encore. Il demande une place pour naître : ces gens qui remplissaient les hôtelleries et qui, ne se dérangeant pas, ont envoyé Dieu naître entre un bœuf et un âne, représentent admirablement l'insignifiance inouïe des bagatelles ennuyeuses à qui les hommes se sacrifient dans un holocauste inexprimable.

Un homme qui fait un livre, qui a une imprimerie à son service, dispose d'une puissance incalculable. Nul n'a mesuré et ne mesurera jamais les actes in-

[1] Cet article a paru dans *Le Croisé* (3 sept. 1859). Hello l'a réédité dans son livre *L'Homme*, avec quelques variantes.

térieurs ou extérieurs qu'il provoque ou qu'il arrête. Or, demandez donc à un étranger, à un voyageur, qui ne serait pas au fait des habitudes de la terre, qui ne connaîtrait pas la stupidité humaine, quel usage font en général de la force qui est entre leurs mains ceux qui portent ainsi la parole devant le monde. Imaginez sa réponse et imaginez son étonnement, s'il ouvrait au hasard un livre et un journal. Mais quelles proportions prendrait, dites-moi, cet étonnement, si l'auteur de ce livre ainsi ouvert ajoutait : « Il est vrai que j'ai parlé pour ne rien dire, mais c'était dans l'intention d'amuser mes lecteurs ; car nous sommes tous convaincus que les choses insignifiantes qui ne touchent en rien ni Dieu ni l'homme, offrent seules de l'intérêt au public, et que la vérité est ennuyeuse. »

De toutes les folies que le diable inspire, voilà la plus digne de lui : *La vérité est ennuyeuse !* La vérité ? Mais c'est elle qui est la béatitude ! La vérité ? Mais c'est elle qui est le principe des extases ! C'est elle que toutes les splendeurs connues s'efforcent de symboliser. C'est elle dont les rayons lointains causent des transports inconnus ! C'est elle qui faisait fondre de bonheur, au centre du désert, l'intelligence glorieuse d'un S. Athanase exilé, pendant que ceux qui l'avaient envoyé là pour le punir s'ennuyaient à mourir dans leurs palais !

L'âme humaine est faite pour la pâture divine dans le temps comme dans l'éternité. Il n'y a pas deux sources de bonheur, il n'y en a qu'une, mais elle ne tarira pas, et tous peuvent y boire. Avez-vous donc l'amour de l'ennui ? Adressez-vous au Néant ! Avez-vous l'amour de la vie, l'amour du bonheur, l'amour de l'Amour ? Adressez-vous à l'Etre.

L'amusement même, chose peu connue, l'amusement, qui est la forme la moins élevée du bonheur, est aussi impossible hors de la vérité que l'extase qui est la forme la plus élevée du bonheur ; car il n'y a pas deux sources de joie, il n'y en a qu'une, Dieu : *Omnia in ipso constant* (Col., I, 17).

Me parlerez-vous encore de l'indifférence à laquelle l'erreur a droit ? Que diriez-vous d'un médecin qui, appelé auprès du lit d'un malade, refuserait de le traiter par égard pour la maladie, qui exige les bons procédés de l'indifférence ? Car enfin, dirait ce médecin, entre la maladie et la santé je suis impartial, je suis éclectique. Eh bien ! Pourquoi la maladie ne vaudrait-elle pas la santé ? Le choléra pourrait vous faire connaître des crampes que vous ignoreriez sans lui. Il faut goûter de tout, tout admettre, tout essayer. Pourquoi donc ne pas essayer du choléra ? Vous le jugez sur l'autorité des autres, chose indigne d'un philosophe. Il faut l'apprécier vous-même pour que votre appréciation soit raisonnable. L'angine couenneuse peut vous orner la gorge de végétations que la santé vous refuse. C'est une richesse et un progrès. Sans doute cette végétation n'est qu'à moitié légitime ; mais ne serait-ce pas aller un peu loin que de la condamner ? Ce serait, ce semble, tomber un peu dans le fanatisme !...

Vous sentez l'horrible et le ridicule quand il s'agit des choses visibles. Sachez donc que les maladies, les végétations du corps humain, les champignons, les cancers, etc., sont une conséquence de ces horribles invisibles que l'Apôtre appelle les productions superflues du péché. Songez que le mal physique dont vous ne pouvez nier l'horreur est la conséquence, le reflet, l'avertissement de l'erreur et du mal invisible. Qu'est-ce donc que l'erreur, puisqu'elle engendre de tels enfants ?

Et maintenant, jugez, s'il vous plaît, l'indifférence, elle qui demande que l'erreur soit !

Satan est le prince de l'ennui, du désespoir et de toute douleur. Dieu est le maître de la joie. Que l'indifférence se regarde donc et qu'elle se juge.

Voilà l'indifférence théorique et dogmatique. Quant à l'indifférence pratique, elle tient à peu près ce langage : « J'ai la peste ; il n'est pas impossible que la peste soit la conséquence de l'erreur et du mal. Vous le dites, et je ne le nie pas. Il est certain que je suis sur la route de la mort : il est possible que je sois sur la route de l'enfer, et que tout cela vienne de l'erreur. Il est vrai que je m'ennuie, que mes sensations s'émoussent avec l'âge et que la mort viendra. Cette pensée est désagréable. Cependant, si Dieu me proposait de quitter un instant ces choses ennuyeuses, monotones, menteuses, mourantes et mortelles, qui me conduisent au désespoir présent et au désespoir éternel, puis de les échanger contre la vie, la joie et la béatitude, je refuserais ; je ne l'écouterais même pas me parler. J'irais jouer à un jeu qui m'ennuie et je lui dirais : Va-t-en ! Va-t-en ! propriétaire de l'extase et maître de la joie. Va-t-en ! Va-t-en, soleil qui te lèves dans les flots de pourpre et d'or ! Va-t-en, majesté ! Va-t-en, splendeur ! Va-t-en, va-t-en, toi qui as sué le sang au Jardin des Oliviers ! Va-t-en, toi qui as été transfiguré sur le Thabor ! Va-t-en ! Moi, je vais au café, où je m'ennuie. »

Pourquoi y allez-vous ? — Parce que j'en ai l'habitude !...

III

A l'heure où dans toute la France vient de reprendre l'activité scolaire, il convient de rendre hommage au splendide instrument de travail réalisé depuis la guerre par l'élite des philologues et historiens littéraires de notre pays. Nous voulons parler, pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, de la vaste Bibliothèque gréco-latine, dite *Collection des Universités de France*, édifiée sous les auspices de l'*Association Guillaume Budé*.

Cette très savante société, forte aujourd'hui de plus de quatre mille membres, fut fondée en 1918 sous la présidence de l'éminent helléniste français, M. Maurice Croiset, et placée sous le vocable de l'illustre humaniste de la Renaissance, Guillaume Budé,[1] qui seconda François Ier dans la fondation du Collège de France où il occupa lui-même la chaire de grec.

Son but ? Rajeunir les études classiques, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les « renationaliser, » c'est-à-dire les restituer à la pure tradition de lumière et de goût qui fut si longtemps celle des érudits de France, depuis les Estienne et les Scaliger, les Lambin et les Dorat, à plus forte raison les Budé.

Et il ne s'agit pas de rajeunir seulement les méthodes d'enseignement, mais les textes eux-mêmes inconsidérément étouffés par des pédants, probes sans doute, mais comme envoûtés par leur spécialité. Des œuvres qui portent en elles toute la jeunesse du monde disparaissaient hier sous de tels amas de notes et de commentaires exclusive-

[1] Guillaume Budé *(Budæus)*, né en 1467, mort en 1540, universellement réputé pour son immense érudition, est noté dans l'histoire des lettres comme le plus savant helléniste de son temps. Très ami de François Ier, il décida le roi à fonder le Collège des *Trois-Langues (Coll Trilingue)* qui est devenu le *Collège de France*. Très mêlé à toutes les affaires scientifiques, littéraires et politiques de son temps, il a pu, grâce à sa mémoire prodigieuse, à sa puissance de travail et à ses relations avec toutes les célébrités d'alors, aborder avec succès les genres les plus divers de la connaissance humaine. Son œuvre imprimée est considérable : on l'a réunie en 4 vol. in-folio dans l'édition de Bâle, 1557. — Voir Rebitte, *Guillaume Budé, essai historique*, Paris, 1846, in-8 ; E. de Budé, *Vie de Guillaume Budé*, Paris, 1884, in-12.

ment techniques, qu'il fallait être possédé du démon de la curiosité pour aller chercher derrière ces buissons d'épines leurs grâces légères ou substantielles. D'autre part, encore, l'érudition vieillit vite aux âges où la science marche à pas de géant. Certains textes étaient presque des voix dans le désert, que nous pouvons maintenant écouter comme toutes neuves, grâce aux résurrections opérées par l'archéologie, l'histoire et l'épigraphie.

C'est ici que nous touchons au charmant et fructueux miracle de l'*Association Guillaume Budé*. Précisément, son merveilleux effort, c'est de vivifier les langues mortes. Alors qu'hier on nous les faisait disséquer avec peine, comme des cadavres, elle les enveloppe, elle, d'une atmosphère de vie harmonieuse ou ardente.

Tous les auteurs des antiquités grecque et latine, poètes et romanciers, historiens et chroniqueurs, dramatistes et comédistes, épistoliers et philosophes, païens et chrétiens, nous sont présentés dans des études préliminaires déchargés des vieilles discussions à perte d'entendement, qui les accablaient d'on ne saurait dire quelle allure rébarbative de suspects qui passent en jugement. Ils viennent librement à nous dans les décors de leur époque au sein de la société qui les engendra et qu'ils affinèrent, et, du coup, ils nous sont aussi familiers que Malherbe et Ronsard, Corneille, Racine et Molière, La Rochefoucauld et Vauvenargues. Ce ne sont plus des morts qu'on nous impose ; c'est nous qui allons allègrement vers le passé où nous ne trouvons que des vivants.

Quant aux œuvres elles-mêmes, grecques et latines, ce ne sont plus les cités interdites où l'on ne pouvait avoir accès qu'après une laborieuse préparation. Face au texte, en belle page, des traductions neuves effectuées par des hommes neufs nous en livrent d'emblée toutes les clefs. Hier, la difficulté nous arrêtait au seuil d'un monde que nous supposions presque inabordable. Aujourd'hui, l'effort de savants aimables semble n'avoir eu d'objet que notre plaisir. Libre à nous, maintenant, après cette initiation, non plus fastidieuse mais charmante, de nous pencher sur les textes pour obtenir des vocables eux-mêmes cette harmonie et cette clarté suprême qui épanouissent en nous la vision et l'intelligence du passé.

Ainsi l'immense et richissime bibliothèque entreprise par l'*Association Guillaume Budé* dans un tout autre esprit que ses aînés Didot et Panckoucke, ne s'adresse plus seulement aux élèves des enseignements secondaire et supérieur, mais encore à tous les élèves de l'enseignement primaire, privés du bénéfice des langues anciennes qu'on n'ose plus dire langues mortes, au grand public aussi dont la méconnaissance des trésors classiques devenait de jour en jour plus effrayante.

Nous ne saurions ici expliquer à loisir avec quelle probité, quel raffinement de conscience scientifique, les textes ont été établis, les traductions réalisées, les notices historiques, biographiques et esthétiques rédigées. D'ores et déjà l'ensemble de ces dernières illumine le lointain des civilisations-mères, constitue la plus séduisante et puissante histoire des idées, le plus saisissant tableau des mœurs.

Répétons-le : la France peut être fière de cette *Collection des Universités de France* monument d'érudition, mais d'érudition à la française où l'honnêteté n'exclut pas le goût, ni l'élégance la force.

IV

« Tout passe, tout casse, tout lasse, » prétend le dicton populaire. Voici encore une théorie médicale qui commence à lasser et sans doute ne tardera guère, après tant d'autres, à trépasser. A vrai dire, la théorie du *criminel-né* n'est pas une invention tout à fait récente. Elle date du jour, qui remonte loin dans l'histoire, où l'idée matérialiste a commencé de pénétrer dans la médecine, après avoir copieusement ravagé tout le champ de la philosophie. Sans parler des Cabanis, des Broussais et autres précurseurs de la physiologie humaine positiviste, n'est-ce pas déjà en plein XIXe siècle que Taine tenait le vice et la vertu pour simples résidus de combinaisons chimiques de la matière, comme le sucre et le vitriol ? D'où il était logique de conclure, ainsi qu'on l'a fait dans un certain monde savant, que le crime est un simple défaut d'équilibre dans les fonctions organiques de l'homme, et que le criminel est un *malade* qu'il faut, non pas *punir* dans une prison, mais *soigner* dans un *hôpital*.

Tout cela, donc, était connu, banal. Ce qui l'était moins, et ce qu'a particulièrement mis en lumière et systématisé, il y a quelque trente ans, le célèbre docteur italien Lombroso, c'est la transmission héréditaire du crime, la théorie du criminel-né. Parmi nos lecteurs, déjà d'un certain âge, il en est certainement qui retrouveront dans leur souvenir l'écho du retentissement mondial qu'eurent en ce temps-là les idées matérialistes de Lombroso, grand pontife, alors, de la science médicale « avancée, » et dont le nom restera fameux aussi, comme l'on sait, dans les annales du spiritisme contemporain.

Grande fut la fortune de la théorie nouvelle auprès des jurys d'assises et des experts psychiâtres chargés d'apprécier la dose de responsabilité morale que pouvaient laisser aux assassins les influences prédominantes de leurs hérédités. Comment se montrer sévère ou exigeant avec un homme fatalement voué au crime dès son entrée en ce monde, né pour le crime, et qui en porte déjà les stigmates révélateurs dès le berceau ? Est-ce à Lombroso et à son école qu'on doit, pour une bonne part au moins, dans ces derniers temps, l'effroyable multiplication des massacres privés de vies humaines, dont la narration remplit la chronique quotidienne des journaux ? Peut-être ! Il est de bons esprits, parmi les gens de science, de droit, de littérature et d'histoire, qui pensent que la scandaleuse indulgence des cours

d'assises et de certains tribunaux correctionnels, en maintes circonstances où la préméditation ne faisait point défaut, n'a pas été sans augmenter très efficacement l'audace des criminels, à mesure que se relâchait plus ou moins obscurément dans leur conscience le frein préventif du mal qu'est toujours la crainte salutaire du châtiment : *Initium sapientiœ timor*.

Contre les théories lombrosiennes, subversives, s'il en fût, de l'ordre moral public, la presse catholique n'a pas manqué d'élever d'énergiques protestations. On ne nie pas, chez nous, qu'il puisse se rencontrer des cas monstrueux, exceptionnels, d'individus apportant avec eux, en naissant, des hérédités physiologiques passionnelles qui constituent des « prédispositions » au vice. — Mais d'abord, ce ne sont là, — pour autant qu'ils existent et qu'il est possible de les constater, — que des états physiologiques lointains, car il y a loin de la naissance à l'âge du crime ; et, de plus, des états physiologiques qui, s'ils « disposent » au vice, ne sont pas le vice lui-même, dont ils restent séparés par toute la marge où se meuvent la préméditation et la liberté.

Du reste, dans l'hypothèse de ces tares congénitales d'immoralité, une distinction est à faire entre le mal du vice purement interne, de la luxure solitaire par exemple, et le mal externe du « crime » qui réclame pour son exécution l'emploi de toute une série plus ou moins compliquée de moyens matériels.

Dans le premier cas, il n'y a pour ainsi dire pas d'intermédiaire, pas d'obstacle interposé entre la pensée du mal et le fait de sa réalisation, ce qui est surtout vrai des péchés purement spirituels, dits « péchés de pensée » ; on comprend alors le déclenchement possible automatique, irréfléchi, d'une poussée physiologique qui entraîne la volonté au mal.

Mais, pour la raison contraire, quand il s'agit, supposons-le, d'un vol difficile, d'un cambriolage, d'un assassinat préparé, l'*acte* criminel est d'autant moins spontané, irréfléchi, œuvre d'entraînement physiologique morbide, que plus grande, souvent considérable, est, dans l'espace et le temps, la distance qui sépare la conception et la perpétration du forfait. Or, c'est du crime au sens externe et légal du mot qu'entend parler Lombroso quand il en décharge la conscience morale de ses criminels-nés, victimes irresponsables de leurs tares vicieuses de naissance.

Cette première erreur en devait nécessairement entraîner une seconde. Comment, en effet, admettre chez un sujet donné ces prédispositions au crime, si elles ne se manifestent pas au dehors par des signes sensibles qui permettent au médecin, au juge, de les reconnaître, et de conclure en conséquence à l'irresponsabilité, ou tout au moins à la responsabilité atténuée du délinquant ; car, enfin, c'est là, tout de même, une excuse qui ne se présuppose pas à priori, qui ne vaut que par sa preuve.

C'est ce qu'a fort bien compris l'école lombrosienne : aussi a-t-elle pris soin d'observer le « physique » des criminels dans les prisons et dans les bagnes, et de dresser, comme résultat de ses observations, une sorte de catalogue des signes sensibles de la « vocation au crime » : configuration défectueuse (?) du crâne, capacité cérébrale inférieure, angle facial déprimé, regard fuyant et mauvais œil, prognathisme et autres anomalies anatomiques de la face, du nez, du front, des oreilles, du menton, atrophie et hypertrophie des organes et fonctions physiologiques, souvent non apparentes, mais qui n'échappent pas à l'observation médicale, etc., etc., sans parler du renfort qu'apportait à la théorie le petit jeu qui consiste à « deviner » les caractères sur étude des indications de la physionomie (physiognomonie), ou d'après la « géographie » et les bosses de la boîte crânienne (cranioscopie), deux prétendues sciences qui, pour n'être pas parfois sans quelque fondement dans la réalité des choses, — à la condition toutefois qu'on les manipule avec toute la prudente réserve qu'impose l'hypothèse nullement scientifique dont elles émanent — n'en ont pas moins troublé profondément, à la suite de Gall et de Lavater, la philosophie, le bon sens même, de nos ancêtres du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle.

Telles sont les divagations soi-disant scientifiques qu'avait remises à la mode en ces derniers temps dans le monde de la médecine et de la justice la théorie du criminel-né, grâce à la haute autorité dont jouissait parmi les savants son auteur, nous dirions mieux son restaurateur, Lombroso.

Mais voici que nous arrive ces jours-ci, d'Amérique et d'ailleurs, de la part de savants observateurs qualifiés, une contradiction retentissante, dont il n'est pas téméraire de penser qu'elle aura son écho bienfaisant dans les sphères médicales de chez nous, et dans le monde entier.

Un homme dont la compétence en matière de criminologie ne saurait être contestée, le Dr Lewis E.-Lawes, gouverneur de la fameuse prison newyorkaise de Sing-Sing, auquel vingt-quatre ans de carrière dans l'administration pénitentiaire ont donné l'occasion d'avoir affaire à quelque trente mille condamnés, vient de déclarer tout net :

— Le criminel-né est un mythe !

Cette affirmation si catégorique, qui va à l'encontre des idées courantes, ne laissera pas que de surprendre les jurés sensibles, toujours prêts à s'apitoyer sur le sort du malheureux « entraîné dans la voie du crime par la pente fatale de l'hérédité, » observe très justement dans *Paris Midi* M. Le Clerc de la Herverie.

Alors, quoi ? Le fameux prédestiné au crime, le délinquant au front fuyant, aux petits yeux, au regard furtif, aux oreilles larges et plates, au menton en recul, au pouce spatulé, cet homme-là n'existe pas ? M. Lawes dit simplement qu'il n'en a jamais vu.

Un autre spécialiste de la criminalité, le Dr Charles Goring, affirme de son côté qu'après avoir consciencieusement examiné un grand nombre de condamnés de droit commun et un nombre égal « d'honnêtes gens, » il a rencontré ces stigmates aussi fréquemment chez les uns que chez les autres.

Ces constatations de fait renversent toute la théorie du criminel-né. Lombroso, comme tant d'autres savants, a été dupe de son esprit systématique. On peut croire d'ailleurs que, de son temps, les crapules n'étaient pas si nombreuses qu'aujourd'hui. Il en avait observé quelques-unes, mais pas assez, et sa généralisation s'est trouvée trop hâtive. Actuellement, l'expérience des criminologistes est beaucoup plus riche.

Les magistrats et les directeurs de prisons savent bien à présent que le personnage lombrosien voué au crime dès sa naissance est introuvable. Toutefois, dans les foules le mythe persistera longtemps encore, car il flatte l'imagination simpliste des observateurs superficiels, et l'on sait à quel point il a été popularisé par le roman, par le théâtre et plus encore par le cinéma, par le crayon des dessinateurs.

Le Dr Lawes va même plus loin encore. Il dit dans un article que publie le *World's Work :* « Ceux qui enfreignent la loi sont tout aussi normaux ou anormaux que ceux qui l'observent. » Et il ajoute : « J'ai discuté cette question avec des centaines d'hommes éminents. La plupart d'entre eux, pressés de questions, ont avoué qu'il leur était arrivé de violer les lois — par conséquent de commettre des délits, — et que, si on les avait poursuivis ils auraient été punis de prison... Quelques-uns, qui reculaient à l'idée de commettre un délit, ont reconnu qu'ils pourraient imaginer des circonstances dans lesquelles ils seraient amenés à commettre un acte criminel. »

Bref, d'après ce spécialiste, le crime ou le délit n'est point un acte particulier à un type d'homme. « Tout être humain, écrit-il encore, est en puissance un criminel qui dépend des circonstances. La plupart trébuchent, et beaucoup tombent. »

Ces déclarations de M. Lawes méritent d'être retenues. Elles font partie de cet ensemble de notions nouvelles grâce auxquelles on entreprend volontiers depuis quelques années une révision des valeurs et des théories, grâce auxquelles aussi l'homme d'aujourd'hui se débarrasse de l'idéologie simpliste par quoi il est arrivé à nos meilleurs hommes de science de fausser les enseignements objectifs de la réalité.

Dans quelques années, lorsque des protestations comme celles de M. Lawes se seront multipliées et répandues, on cessera peut-être de « juger les gens sur la mine. » On ne s'étonnera pas de voir un homme de belle apparence mériter le bagne, et un autre au facies de bandit gérer de grosses entreprises avec une honnêteté absolue.

Ce jour-là, les romanciers et les auteurs dramatiques seront obligés de modifier leurs personnages. On les verra peut-être alors présenter au public des fripouilles à face d'honnêtes gens, et réciproquement... comme dans la vie, où ne manquent point les échantillons de ces antithèses, sans parler de l'usage exagéré qu'en avait fait la littérature romantique de *Notre-Dame de Paris* et du théâtre de Victor Hugo.

Une fois de plus, sur ce chapitre des relations du corps avec l'âme spirituelle et libre, les leçons objectives de l'expérience, mieux écoutées, grâce à l'évolution fort « indépendante » des idées présentes dans les élites de la pensée et de la science, nous auront ramenés à une conception plus saine, la seule vraie, du composé humain, conformément à la doctrine traditionnelle de la philosophie scolastique et de la théologie morale de l'Eglise.

V

Le distingué collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Victor Giraud, y a donné à plusieurs reprises des articles très remarqués sur Chateaubriand, qui ont été comme le point de départ et l'amorce d'une étude générale de grande envergure, publiée (Paris, Hachette ; 20 fr. le vol.) sous le titre : *Le Christianisme de Chateaubriand*. La critique avait déjà chaleureusement accueilli le tome Ier intitulé *Les Origines*. On peut à coup sûr prédire le même succès au tome II, *L'Evolution,* où M. Giraud vient de nous donner, merveilleusement ordonnancés, les résultats de son enquête approfondie sur la « vie religieuse, » publique et privée du célèbre écrivain.

Mettre exactement au point le « christianisme de Chateaubriand » n'était pas chose facile, tant il est parfois malaisé de préciser chez lui la dose de vraie foi surnaturelle qui s'allie à cette religiosité de surface, toute d'esthétique et de poésie dont on trouve par exemple de si brillants échantillons dans le *Génie du Christianisme*. Il semble bien que le problème a reçu désormais sa résolution définitive ; et nul assurément n'y pouvait mieux réussir que M. Victor Giraud qui, depuis de longues années, s'est fait une « spécialité » de l'étude de Chateaubriand, auquel il a consacré le meilleur de sa carrière littéraire et de son rare talent de critique d'histoire toujours admirablement documenté. Voici, d'après sa conclusion sur l'*Œuvre religieuse* de Chateaubriand, quelques appréciations et vues d'ensemble qui valent d'être portées à la connaissance de nos lecteurs.

Personnalité très riche, extrêmement complexe, à la fois très réceptive et très active, ouverte à tous les souffles de la vie, aux quatre vents de l'esprit comme à toutes les sollicitations de l'action, et en même temps farouchement repliée sur elle-même, jalousement impatiente d'imposer aux choses sa forme intérieure, Chateaubriand, au cours d'une existence fertile en vicissitudes, a rencontré quelques-unes des plus belles occasions qui puissent s'offrir à un homme de s'exprimer,

de se déployer en tous sens. Sauf peut-être en politique, il a pu donner toute sa mesure, développer librement toutes ses virtualités. Son œuvre est là devant nous tout entière. Qu'a-t-il voulu et qu'a-t-il fait ?

Ecartons tout l'accessoire et allons droit à l'essentiel. L'essentiel, pour tout être qui pense, c'est la question de ses rapports avec l'infini, c'est le problème religieux. Ce problème, peu d'hommes en ont plus constamment éprouvé la hantise que Chateaubriand. Dernier héritier d'une longue lignée catholique, entretenu dans la foi héréditaire par une solide éducation chrétienne, il avait débuté par le pur et simple catholicisme. Puis il s'était laissé envahir par l'air du siècle : les entraînements de la jeunesse, les lectures philosophiques avaient fait de lui, selon son mot, « un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. » Mais, même alors, on entrevoit que ses premières croyances, au moindre choc, reparaissaient à la surface de son être, perçaient la courbe superficielle des idées apprises et des sophismes empruntés. De cette période de scepticisme inquiet, il devait lui rester une certaine indépendance d'esprit, qui se retrouvera dans toute la suite de son œuvre.

Les malheurs publics et privés, le remords d'avoir empoisonné les derniers jours de sa mère le refont chrétien : hier philosophe, il se réveille apologiste, et il va le rester jusqu'à son dernier jour. A sa manière, par des moyens qui lui sont propres, il va refaire, à l'usage de ses contemporains, l'œuvre d'un Pascal et d'un Bossuet : justifier l'idée chrétienne, en montrer la fécondité et la beauté, la convenance parfaite et l'harmonie préétablie avec les aspirations les plus hautes et les plus profondes de l'âme humaine, ce sera là désormais la pensée maîtresse qui va diriger toute son activité d'écrivain. Même dans ses écrits en apparence les plus détachés de toute intention religieuse, la préoccupation apologétique n'est jamais bien longtemps absente.

Car on lui fait tort d'une partie de son œuvre quand on réduit, comme on le fait généralement, tout son effort spirituel à n'être qu'une simple apologie esthétique du christianisme. Certes, cette apologie, qui forme le fond substantiel du *Génie*, était, à son heure, une idée neuve, féconde, d'une haute et lointaine portée. Poète et artiste, frappé de la décadence de l'art et de la poésie, qu'il constatait autour de lui, scandalisé par exemple de voir Parny, un vrai poète, s'abaisser jusqu'à écrire la *Guerre des dieux*, Chateaubriand s'avise que le vrai moyen de rendre à l'art et à la littérature leur dignité première, c'est de revenir à l'inspiration chrétienne. Le christianisme n'est pas seulement source de moralité, il est aussi source de beauté. Il y a un art chrétien qui ne le cède en rien aux plus nobles prouesses de l'art païen. Il y a une poésie du christianisme, et les poètes ne sauraient se proposer de plus haut objet que de la dégager et de l'exprimer. Depuis trois siècles, donc, on a fait un peu fausse route : à force d'imiter les modèles anciens ou de s'en inspirer, on en a épuisé la vertu éducative ; et, d'autre part, on a à peu près perdu cette liberté d'invention personnelle, sans laquelle il n'y a pas d'art véritable. Il faut revenir en arrière, et, par delà la Renaissance, ressaisir des sources d'inspiration que nous avons eu tort d'abandonner. Le christianisme renouvelle, élève, agrandit l'âme ; il ouvre à l'imagination, à la sensibilité, de très riches perspectives ; à ce titre, il est un grand maître de beauté littéraire. Hors du christianisme, point de salut pour les écrivains, les artistes, qui veulent échapper à la médiocrité, aux redites inévitables, à l'universelle décadence.

Que cette conception, comme l'a noté quelque part Brunetière, puisse offrir certains dangers en faisant dépendre notre adhésion à la vérité révélée de la supériorité, toujours discutable, que nous attribuons à la *Divine Comédie* sur l'*Iliade*, et, d'autre part, en « introduisant dans l'apologie un élément de sensibilité qui mêle à la religion je ne sais quoi de troublant, » c'est ce qui n'est guère contestable. Et Chateaubriand tout le premier n'a pas échappé à ce double danger. On peut ajouter aussi qu'en célébrant, comme il le faisait, la divine bonté, la « poésie, » la supériorité artistique du christianisme. il tendait à faire de la religion le précieux apanage des privilégiés de l'intelligence et du goût, de la distinction ou de l'élégance mondaine, bref, à la détacher des humbles, à reconstituer une sorte d'aristocratie spirituelle, plus éprise peut-être d'art et de bon ton que de charité apostolique.

Mais, d'un autre côté, au sortir du frivole XVIIIe siècle, il était urgent de retourner, en faveur du sentiment religieux, le préjugé mondain qu'avait créé le rationalisme voltairien, et c'est ce que Chateaubriand a fait à la perfection. Il a créé un nouvel état d'esprit qui, de proche en proche, a renouvelé toute la littérature du XIXe siècle. Il a réconcilié l'art avec la religion, le christianisme avec le monde, et, toutes proportions gardées, son œuvre n'est pas sans analogie avec celle qu'avait tentée S. François de Sales, quand, deux siècles auparavant, il publiait l'*Introduction à la vie dévote*.

Mais il ne s'en est pas tenu là. Non content de prêcher lui-même d'exemple, et dans *Atala*, dans *René*, dans les *Martyrs*, d'avoir donné les premiers modèles de cette littérature d'inspiration chrétienne qu'il préconisait, il a pressenti et cela dès l'époque du *Génie*, tout le parti que l'on pouvait tirer de l'histoire sérieusement et impartialement étudiée, pour glorifier le christianisme. Il a été ainsi amené à joindre à son apologie esthétique une apologie historique qui déjà s'esquisse, mais sous le voile de la fiction, dans les *Martyrs*, et qui se développe largement dans les *Etudes historiques*. Ici, ce n'est plus à S. François de Sales qu'il faut penser : c'est Bossuet qu'il rejoint et qu'il continue, le Bossuet

du *Discours sur l'histoire universelle* et de l'*Histoire des Variations*. Bossuet s'était déjà très nettement rendu compte que, en ce qui concerne le rôle du christianisme dans le passé, l'histoire est la meilleure et la plus persuasive des apologétiques. Voltaire et les Encyclopédistes avaient pris le contre-pied de ce point de vue et ils s'étaient efforcés, avec une légèreté, un parti-pris ou une mauvaise foi singulière, de jeter le discrédit sur le passé chrétien. Mieux informé, dégagé de tout fanatisme irréligieux, Chateaubriand a ruiné ces sophismes, rétabli la réalité des faits, et définitivement prouvé que, bien loin d'avoir quoi que ce soit à redouter, l'idée chrétienne avait tout à gagner à la vérité de l'histoire.

Et enfin, sans avoir à vrai dire jamais développé tout au long ce point de vue dans aucun ouvrage particulier, il a, çà et là, dans ses discours ou articles politiques, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, comme jeté les bases d'une véritable apologétique sociale. Ecrivain à « considérations, » assez peu naturellement porté au « discours continu, » mais homme d'action, observateur attentif des hommes et des choses de son temps, il avait été frappé de l'importance toute nouvelle que les questions sociales avaient prise, notamment sous la monarchie de Juillet. Il avait longuement réfléchi à ces sortes de problèmes qui, du reste, sous forme historique, s'étaient depuis longtemps posés à son esprit.

Dans le *Genie* même n'avait-il pas déjà mis en vigoureux relief le rôle civilisateur et la vertu sociale du christianisme ? En dépit de tous les changements apportés par le temps aux mœurs, aux institutions et aux idées, cette vertu ne lui paraissait pas épuisée, et toujours, comme le dira Taine plus tard, le Christianisme lui semblait « le meilleur auxiliaire de l'instinct social. » Les « vues » qu'il a semées sur ce sujet auraient sans doute gagné à être présentées sous une forme plus systématique et moins éparse ; elles n'en sont pas moins pénétrantes, originales, suggestives ; et l'avenir en devait montrer la justesse et la fécondité.

Une apologie esthétique, une apologie historique, une apologie sociale du christianisme, c'est donc à ces trois termes successifs que se ramène l'œuvre religieuse de Chateaubriand. Ce sont là les trois aspects, nullement contradictoires, et même étroitement solidaires, d'une pensée qui est allée sans cesse en se précisant, en s'élevant, en s'enrichissant aussi, et qui s'est toujours maintenue en communication avec les intimes besoins de son temps. Pensée généreuse et pleine d'avenir, dont le contagieux frémissement s'est communiqué au siècle tout entier et dont on retrouve encore tous les jours, dans les ordres les plus divers, la lointaine, la profonde influence.

« Regarde comme son ombre est grande ! » Ce mot d'un poète contemporain sur Chateaubriand, combien d'écrivains, d'artistes, de penseurs d'aujourd'hui pourraient avec une égale ferveur le prononcer ! Il a « interposé la beauté entre notre néant et la majesté divine » : c'est lui-même qui de son œuvre nous a donné cette juste et mémorable définition. Et il s'était acquis le droit d'achever ses *Memoires* sur ces nobles et fières paroles : « Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi, je descendrai hardiment, le Crucifix à la main, dans l'éternité. »

VI

De plus en plus, et partout, faute de trouver dans la conscience religieuse son unique contrepoids possible, la poussée du progrès dans le bien-être matériel de la vie aboutit fatalement à la stérilité volontaire des mariages, à ce fléau moderne pour lequel on a dû inventer un nom nouveau : la *dénatalité*.

L'Italie, justement fière des « rétablissements » d'ordre politique et économique qu'elle doit à son « fascisme, » n'échappe pas à la loi générale qui proportionne inexorablement le fait de la dépopulation à la décadence religieuse, laquelle est elle-même, généralement, dans les agglomérations urbaines surtout, la conséquence de l'égoïsme qu'engendre le développement raffiné, sans frein, des jouissances du corps et de la sensibilité.

Le grand chef fasciste, M. Mussolini, vient de jeter un cri d'alarme retentissant dans un article que publie la *Gerarchia*, (24 septembre 1928), où il dénonce à son pays, avec force arguments et statistiques à l'appui, le terrible danger qui le menace, s'il se laisse entraîner sur la pente vertigineuse de dénatalité où il est depuis quelque temps engagé.

Il serait trop long, et fastidieux peut-être, de reproduire ici ce courageux plaidoyer. L'heure viendra où nous aurons à le faire, pour notre propre compte, d'une manière pour nous plus immédiatement profitable, car la France n'est pas, sous ce rapport, en meilleure posture que l'Italie.

A propos de ce problème fameux de morale individuelle et sociale, le prêtre est appelé à exercer, en chaire, au confessionnal, dans les conversations, etc., un apostolat d'enseignement et de direction pratique des consciences. Aussi, au lieu des statistiques de M. Mussolini, intéressantes surtout pour des Italiens, nous a-t-il semblé plus utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des réflexions, à portée générale, que suggère le manifeste du Duce à l'*Osservatore romano* (28 septembre 1928 ; trad. de la *Documentation catholique* du 10 novembre).

La vibrante alerte de M. Mussolini est un nouveau coup de clairon au milieu de la guerre entreprise et conduite par lui avec la vigueur et la ténacité qui le distinguent. Guerre sainte, véritable croisade qui trouve dans les profondeurs de la conscience nationale le meilleur des aiguillons, nous voulons dire ces invincibles vertus de conservation que vingt siècles de mentalité et de formation morale catholiques ont enracinées dans l'âme de tout Italien.

M. Mussolini a bien raison de dire : « Dans ce cas, plus puissante qu'une loi formelle sont les habitudes morales et surtout la conscience religieuse de l'individu. » Là est le secret de la solution, car il n'y a point d'autre barrière pour s'opposer aux destructions qu'engendrent les idées et les pratiques contraires à la loi de Dieu et aux enseignements de l'Evangile.

« Avant tout la conscience religieuse. » Il en est bien ainsi. Et non point une conscience religieuse vague, incertaine, une manière de conscience romantique, faite d'irrésolution maladive, et aussi de paresse, tempérée d'un idéalisme à la mode sous lequel se dérobent l'égoïsme et l'orgueil humains, toujours intacts, toujours indomptables, excellent masque pour prendre part aux fraternelles agapes du monde civilisé. Non, ce qu'il faut, c'est une conscience imprégnée d'une religion vécue, d'une foi sentie, d'une doctrine pratiquée, une conscience animée des espérances immortelles, exaltée par la joie de servir Dieu, pleine d'une charité qui déborde sur le prochain et qui se nourrit, au besoin, de sacrifices, d'abnégations, de souffrances, en même temps que des vertus sociales les plus bienfaisantes.

C'est là ce que voit et c'est là ce que proclame M. Mussolini. Combien, de nos jours, en affrontant ce problème ardu, n'auraient pas la franchise de rendre à Dieu ce qui est à Dieu ! Combien ne voient point que les encouragements, les mesures de prévoyance, les œuvres de la société et de l'Etat, partent de cette prémisse comme d'une base essentielle, et que, celle-ci venant à manquer, tout s'écroule, tout est vain !

Mais, en montrant la mission véritable des pouvoirs sociaux, M. Mussolini observe encore un ordre logique. Si, comme fondements de la reconstruction démographique, il signale avant tout la conscience et le facteur religieux, aux mesures, aux préoccupations sociales destinées à la réaliser il offre trois objets : l'individu, la famille, le peuple. « Si un homme, écrit-il, ne ressent pas la joie et l'orgueil d'être « continué » comme individu, comme famille et comme peuple ; si, d'autre part, il n'éprouve ni honte ni tristesse à mourir comme individu, comme famille et comme peuple, les lois n'y peuvent rien. »

Il est donc évident qu'après l'éducation individuelle, mais avant tout idéal, tout intérêt national, se présente la famille, centre synthétique en même temps que solution du problème. C'est son droit, en raison de toutes les satisfactions et réparations qui lui sont dues, après un trop long et fatal oubli, car il faut lui restituer, même sur le terrain social, cette dignité que, sur le terrain moral et religieux, grâce à l'Eglise et aux yeux de l'Eglise, elle n'a jamais perdue.

Plus ou moins rigoureusement appliquées, les théories sociales modernes font abstraction de la famille. La famille, les parents, le chef de la société domestique, comme tels et en eux-mêmes, ne comptent pas plus dans les programmes constructifs que dans les mœurs des collectivités « organisées » ; ils n'influent en rien sur les directions imprimées à la société ; ils ne pèsent d'aucun poids dans son évolution. Et cependant la famille est un champ de production humaine ; elle est justement créée pour « la force du nombre » ; mais, en dépit de ce rôle, elle ne jouit même pas de la considération accordée au travail producteur, devenu l'unique mesure de ce qu'un homme vaut, pèse ou compte dans l'Etat.

Ici le matérialisme social a poussé la logique jusqu'à la sauvagerie, et le « philosophe de l'Etat » par excellence, Hegel, aurait bien dû le premier s'en apercevoir avant de rendre cette sentence : « N'est pas homme qui n'est pas père. » Mais le père, qu'est-il en somme dans cet Etat créé par sa philosophie ? Est-ce bien à lui qu'appartiennent ces enfants qui sont pourtant siens par droit de nature ? En est-il vraiment l'éducateur ? Est-il bien celui qui représente en quelque sorte la première cellule sociale, et lui reconnaît-on franchement une autorité en rapport avec sa haute fonction ?

Socialement que vaut un père ? Il est temps de poser cette question, nettement, rigoureusement, en face du problème démographique, car elle intéresse directement la solution. Autrement dit, de quels encouragements, de quels honneurs, de quels égards entoure-t-on la famille ? Le citoyen a l'orgueil de la patrie ; l'ouvrier puise le sentiment de sa dignité dans la dignité du travail. Et c'est tout. La nationalité et la production donnent seules des droits et de l'influence aux individus sur la vie collective. La souveraineté populaire découle de ces deux sources, s'appuie sur ces deux bases. Quant à la famille et à son chef, que leur donne-t-on ? ou plutôt que ne leur a-t-on pas pris ?

Et l'Etat moderne, fait à l'image et ressemblance des théories hégéliennes, quelle lourde part de responsabilité n'a-t-il pas dans cette dépréciation de la famille par rapport aux autres valeurs de l'activité sociale et politique ! Ne s'est-il même pas dressé contre elle ? Dans le domaine moral n'a-t-il pas souvent lutté contre elle ? N'a-t-il pas abusé de sa prépondérance ?

Et maintenant que va-t-on dire de sensé, de logique, de convaincant pour que la famille soit, et soit nombreuse ? Qu'a-t-on fait jusqu'ici pour soutenir, pour fortifier moralement cette petite société primordiale, vivace comme un germe, puissante comme le principe même de la vie ? Qu'a-t-on imaginé pour exciter dans tous les esprits la joie, l'orgueil social ou national, de former une famille, de voir grandir autour de soi de nombreux enfants, de pouvoir dire à la patrie, à l'humanité, comme le père chrétien le dit à l'Eglise et à Dieu : « Voici que je leur ai donné la vie du corps et de l'esprit pour qu'ils soient dignes de la destinée qui les attend. »

Par les réponses qu'elles suggèrent ces questions indiquent le programme de justice et de reconstruction qui, en face du problème démographique, incombe à l'Etat. Les mesures économiques ne sont pas toujours, ne sont pas toutes en son pouvoir. Quoi qu'il fasse, il est forcé de se tourner vers un seul moyen, et le plus incertain, en vue de la solution. Mais, cet idéal civique qu'on appelle à la rescousse est lui-même insuffisant, car jamais on ne le fera germer dans une terre où sont ensevelies les affections les plus naturelles, les aspirations les plus humaines.

La famille reconnue, revalorisée, honorée par le droit civil au même degré qu'elle l'est par le droit naturel, est seule capable d'opposer une digue infranchissable aux débordements du mal ; seul, un système de législation sociale qui s'inspire et découle de cette prémisse peut efficacement concourir à maintenir et développer sous le toît domestique, où elles naissent et grandissent dans une école journalière d'affection, d'abnégation et de sacrifice, ces vertus religieuses sans lesquelles les lois démographiques, même les plus draconiennes, sont vouées à l'impuissance.

VII

Nous croyons utile de mettre sous les yeux des lecteurs de l'*Ami* quelques lignes extraites d'un article paru dans les *Nouvelles littéraires* du 3 novembre 1928, sous la signature d'Henry de Montherlant, et ils jugeront si des catholiques peuvent encore « faire crédit à son intelligence, à son caractère, à son indéniable vocation d'écrivain, à son ambition de directeur d'hommes et d'excitateur d'énergies, » comme l'espérait na-

guère le *Manuel illustré de la Littérature Catholique en France de 1870 à nos jours* (p. 46) :

Je l'avoue, mon esprit fût-il à cent lieues de la chose voluptueuse, il me suffit d'entrer dans une église espagnole pour être assailli par des pensées *coupables*. (Les belles filles, tout en noir, le corps face à l'autel, mais le visage à demi tourné vers moi. Je ne sais quelle soudaine bonne humeur que porte à son comble le *Prohibito di fumare* inscrit aux murs du sanctuaire, et qui va jusqu'à me donner envie d'être hypocrite. Et sur les chromos, ces diables, ces flammes de l'enfer, ces chaudières d'eau bouillante, qui m'excitent follement à jouir de la vie, voyant ce qui m'attend).

Suit le récit d'une procession grotesque. Le tout se termine par les phrases suivantes qui sont la confession ou, si l'on préfère, la profession de foi de l'auteur. On jugera ce qu'elle vaut :

Et pourquoi je ris d'une église, après avoir parlé d'elles avec émotion et respect ? C'est que tout est à la fois vérité et erreur, respectable et risible. Et notre affaire est de voir tout ce qui est, c'est-à-dire le respectable et le risible, sans sacrifier l'un à l'autre, et, si nous écrivons, de les montrer tour à tour. Ce qui peut se dire en deux alexandrins :

L'homme complet a en lui, et il fait alterner,
Le comte Albert de Mun et le Canard Enchaîné.

Chez S. Paul aussi, il y avait deux hommes. Mais chez lui, comme chez tout chrétien, l'un a dû triompher de l'autre.

VIII

Est-il vrai que les Noirs portent sur eux la malédiction de Cham ? On le dit, et même on l'a tellement répété que c'est devenu un lieu commun. Mais, quand même l'erreur serait vieille de plusieurs siècles, s'il est démontré que cette assertion est contraire à la vérité, il faut la combattre et la chasser des cerveaux catholiques. C'est ce que vient de faire le P. Charles, S. J., dans son discours d'ouverture de la Semaine missiologique de Louvain (août 1928), résumé par lui-même dans le n° d'août 1928 des *Dossiers de l'Action missionnaire* [1]. Son exposé a été reproduit dans le n° d'octobre de l'*Echo des Missions africaines de Lyon* à qui nous l'empruntons, et qui redit avec le P. Charles, avec toute la force de la plus absolue conviction : « Non, les Noirs ne sont pas plus maudits que les Blancs ! » Voici donc la thèse du savant Jésuite :

Introduction. — Il ne faut pas chercher bien loin ni bien longtemps dans la littérature missionnaire pour rencontrer cette idée — assez étrange cependant — que des peuples ou des races entières sont sous le coup d'une *malédiction spéciale*, distincte du péché originel, et lancée par Dieu lui-même. Depuis des siècles on a répété que les Juifs étaient maudits, à cause du sang du Christ appelé sur les déicides (Mt., xxvii, 25). Pendant le moyen âge, les Musulmans, à côté des Israélites, ont fait figure de peuple maudit. Aujourd'hui on répète encore que les Noirs portent sur eux la malédiction de Cham. Les Hindous eux-mêmes n'ont pas échappé à cette contagion, et des missionnaires, d'ailleurs excellents, se sont demandé si l'orgueil des Hindous n'était pas le motif pour lequel cette race « semble maudite » (*Missions catholiques au* xix[e] *s.*, t. ii, p. 104).

Il peut être utile d'examiner de plus près cette question.

Principes doctrinaux. — 1. La malédiction dont il s'agit ici, étant *réservée* à certains peuples, ne peut se confondre avec le péché originel, dont héritent *tous* les hommes, même quand ils ont eu dans leur lignée cinquante ou soixante aïeules baptisées. Le péché originel n'est d'ailleurs pas, à proprement parler, une *malédiction :* celle-ci supposant une faute, mais ne la constituant pas.

2. A part le péché originel, il n'y a aucune *faute* qui se transmette à l'*humanité* par le seul fait de la propagation naturelle. Il n'y a aucune autre culpabilité héréditaire, aucun autre *péché de race ;* bien que le devoir de réparer les torts des ancêtres ou de porter la *peine* de certains méfaits puisse s'étendre sur plusieurs générations.

3. La malédiction héréditaire, s'il en existe une, ne peut donc entraîner que des malheurs d'*ordre matériel*, physique, temporel : comme la stérilité des cultures, l'insuccès dans la guerre, les calamités sociales, etc. Même là, il est imprudent de conclure hâtivement à une malédiction, car des épreuves de ce genre sont très souvent tombées sur des peuples ou des individus très chrétiens, et le livre de Job — entre beaucoup d'autres — nous montre que l'*infortune* n'est nullement la suite *nécessaire* du crime.

4. Aucune malédiction ne peut être *présumée*. Comme toute dérogation à la Providence ordinaire, comme le miracle ou la révélation, elle doit être *prouvée* par un signe suffisant et certain, et authentiquée par l'Eglise.

5. Enfin beaucoup de théologiens ont affirmé que depuis l'Incarnation du Verbe, *toutes* les malédictions ont *été levées*, et que, le Christ étant le Sauveur et le Pasteur universel, tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, sont au *même titre* appelés et rachetés par Lui.

Application. — A) Quand il s'agit des *Hindous* ou des *Chinois*, il n'y a pas la moindre apparence qu'une preuve quelconque ait jamais été apportée pour établir que ces peuples soient l'objet d'une malédiction collective ou héréditaire.

1. Leur *nombre* seul s'oppose déjà à pareille conclusion. Il serait inouï et nettement téméraire de prétendre que, pour une cause inconnue, *près de la moitié du genre humain* se trouverait affligée d'un « supplément de péché originel ».

2. Ces peuples sont, parmi tous les païens, ceux dont la *culture intellectuelle* et le *développement social* sont les plus avancés. Ils ont connu (et connaîtront encore) des périodes de très grande splendeur. Leur littérature, leur art sont très riches, et leurs erreurs religieuses, très graves sans doute, ne sont pas plus « indignes de la raison » que les folies polythéistes des vieux Grecs ou des anciens Romains.

3. Enfin, partout où les missionnaires ont pu les travailler en nombre suffisant et sans trop d'entraves, ces peuples ont fourni des légions de vaillants *chrétiens* et ont donné des milliers de *martyrs*. Aujourd'hui même, l'Eglise catholique s'organise chez eux de façon complète et les vocations ne manquent pas.

B) Quand il s'agit des *païens barbares*, c'est-à-dire des peuples primitifs, sans culture littéraire, on a parfois essayé de leur appliquer la « *malédiction de Cham* ».

1. C'est ainsi que Clavigero rapporte des légendes populaires d'après lesquelles les sauvages de Cuba se reconnaîtraient eux-mêmes comme les descendants d'un fils coupable, qui aurait manqué de respect à son père et qui aurait donné naissance « aux hommes

[1] Il faut lire tout le compte rendu de la Semaine. *L'Ame des peuples à évangéliser*, in-8 de 228 p., 15 f. : Louvain, *Musæum Lessianum*.

qui vivent nus, » tandis que l'autre fils serait le père des « hommes qui vivent habillés » *(Storia antica del Messico*, t. IV, dissert. 1). De Humboldt a repris ces racontars sans valeur.

2. D'une manière plus générale, c'est aux *Noirs*, et en particulier aux *Noirs d'Afrique*, qu'on a tenté d'imputer la malédiction de Cham. Dans une foule de livres actuels, on répète encore qu'ils portent sur leurs épaules « *l'antique anathème* ». On ajoute même que c'est là l'origine de leur couleur, et on explique ainsi leur barbarie, leur dégradation et l'esclavage qui a sévi chez eux pendant des siècles. Au Concile du Vatican, quelques évêques ont même proposé au Saint-Siège un postulat pour les Noirs d'Afrique, dans lequel on supplie Dieu « de les délivrer enfin de la malédiction de Cham. » (Cf. *Collectio Lacensis, Acta et decreta Concil. recent.*, t. VII, 905).

CRITIQUE. — Nous n'apporterons ici qu'un certain nombre de *faits*, tous contrôlables, et suffisamment concluants.

1. *Jusqu'au* XVIII*e s.*, il n'y a pas, dans la tradition catholique, *la moindre trace* de cette prétendue malédiction des Noirs. Le texte biblique (Gen., IX, 25) ne dit pas d'ailleurs que Cham ait jamais été maudit ; ce n'est là qu'une mauvaise variante de la traduction grecque chez les LXX. C'est *un des fils de Cham*, c'est Chanaan qui est maudit, « non par esprit de colère ou de vengeance, mais... par prédiction de ce qui devait arriver (au temps de Josué) à la postérité de ce malheureux » (c.-à-d. l'extermination des Chananéens en Palestine). Ainsi parlait encore Dom Calmet, dans son grand commentaire, et ainsi le répète encore la Polyglotte de Vigouroux en 1900. Bien plus, « Noé ne voulut pas maudire Cham, qui avait reçu la bénédiction de Dieu au sortir de l'arche (Gen., IX, 1)... et de peur que les autres enfants de Cham... ne portassent la peine d'un mal auquel ils n'avaient aucune part » *(ibid.)*.

Les théologiens catholiques, discutant la légitimité de la traite des Noirs (Molina, Rebello, Castropalao, Sanchez, Soto, Ledesma, etc.), n'invoquent *jamais* la prétendue malédiction de Cham qui aurait fait de ses enfants des esclaves : « servus servorum, » et ils condamnent unanimement cette odieuse exploitation.

A la fin du XVIIIe s., l'honnête Bergier, dans son *Dictionnaire de théologie*, mentionne comme une idée récente et saugrenue l'hypothèse que les Nègres sont les fils de Caïn, et comme une « imagination » tout aussi ridicule la théorie qui les ferait descendants maudits de Cham.

2. *Au* XIX*e s.*, sous l'influence de *trois erreurs conjuguées*, on voit se développer l'étrange doctrine. Il n'est pas inexact d'ajouter qu'elle n'a pu s'accréditer que par suite de la décadence des études théologiques, si fort saccagées à la Révolution.

1re Erreur : d'ordre *ethnologique*. Dans le schéma des races, on attribue au groupe Chamite tous les Africains. Cette vue simpliste est popularisée surtout par François Lenormant dans son *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*. Elle est reprise dans l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* de Rohrbacher, et de là, fait son chemin partout, jusque dans le *Kirchenlexikon* (art. *Cham)*. Aujourd'hui il n'y a plus aucun ethnographe sérieux qui accepte de diviser toutes les races du monde d'après le schéma ternaire des fils de Noé ; et on s'est aperçu que les Africains étaient un groupe très *composite*, dont les Hamites (ou Chamites) étaient les moins « nègres » de tous.

2e Erreur : d'ordre *exégétique*. Sans recourir au texte, et s'imaginant que Cham et Chanaan étaient synonymes, ou encore torturant la phrase biblique pour étendre la malédiction de Noé à Cham lui-même, on a répété que celui-ci, père de la race chamite, était frappé dans toute sa descendance d'une tare héréditaire.

3e Erreur : d'ordre *théologique*. Les traditionalistes, que le Concile du Vatican devait condamner en 1870, affirmaient l'incapacité de la raison humaine à rien connaître en fait de doctrine religieuse ou morale, en dehors de la Révélation. Il fallait donc ou bien trouver partout des traces de cette Révélation, ou bien montrer que le « *sauvage* » était une effroyable brute. La réaction contre les doctrines de J.-J. Rousseau et des naturalistes rendait ces conclusions sympathiques à beaucoup de croyants. Le nègre surtout se prêtait à des descriptions horribles : l'esclavage, le cannibalisme, l'état social rudimentaire de ses congénères, tout semblait autoriser l'hypothèse d'un « antique anathème. »

3. *Dès lors* les événements se précipitèrent. En 1831, le journal *L'Avenir*, du groupe Lamennais, publie un article à propos de l'Itinéraire de M. Douville dans le Centre de l'Afrique, article aussitôt reproduit dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, organe des traditionalistes. On y parle de la « peine héréditaire qui pèse sur une *portion* de la race africaine, » et l'auteur conclut : « Il était dans les destinées que la race humaine blanche sortît peu à peu de ses fers, tandis que l'antique anathème prononcé sur la tête des descendants de Cham, selon l'Ecriture, ne leur promettait qu'un esclavage éternel. »

Ce que Bernardin de S. Pierre et Virey *(Histoire Naturelle du genre humain*, t. II, p. 40) n'avaient formulé qu'avec hésitation, devient désormais *une manière d'aphorisme*, que plus personne ne s'occupe de contrôler et que les auteurs vont répéter jusqu'en 1925. Suivre dans les détails les ramifications de cette erreur serait sortir du cadre de ce dossier.

CONCLUSION. — Aujourd'hui que tout ce qui s'écrit sur les Noirs est connu par eux ; aujourd'hui que l'Amérique, avec ses Universités noires, son Association pour l'avancement des gens de couleur (N. A. A. C. P.) et ses publications, porte partout les nouvelles concernant la race nègre, il est non seulement *erroné*, il est *dangereux* et *néfaste* de représenter les Noirs comme *victimes de la malédiction biblique*. Il faut arrêter cette erreur partout où on la rencontre. Les Noirs ne sont pas plus maudits que les Blancs.

IX. — Un groupe de sociologues enquêtant dernièrement sur les lectures populaires dans le Nord de la France, a été amené aux constatations suivantes :

1o Le peuple lit beaucoup plus aujourd'hui qu'avant la guerre ;

2o Il fréquente très peu les bibliothèques, lesquelles n'ouvrent, d'ailleurs, qu'à des heures peu propices pour lui. A Lille, ville de près de 250.000 habitants, trois bibliothèques importantes possédant ensemble 35.000 volumes n'atteignaient pas, à elles trois, 1.000 lecteurs, et appartenant surtout à la classe bourgeoise ;

3o Le peuple se fournit de lectures dans les *petits dépôts*, toujours ouverts et d'entrée facile. Ces dépôts se sont beaucoup multipliés depuis quelques années ;

4o Qu'y trouve-t-on ? — Des illustrés pornographiques, dont le nombre atteint la quarantaine, et qui sont entièrement consacrés à la glorification et à la propagande du vice ; — des journaux de modes et des illustrés pour enfants, dont les plus nombreux sont répréhensibles à des degrés

divers ; — des collections à bon marché donnant, sous couvertures tapageuses, des « romans complets » plus ou moins suspects.

Une enquête spéciale a établi que, sur 134 collections à prix abordable pour tous, 14 seulement, une sur dix, sont irréprochables au point de vue moral [1]. Le reste est mêlé, parfois suspect, parfois dangereux, souvent grossièrement scandaleux.

Comme un enfant à qui l'on offrirait la clé d'une vaste officine où les poisons se dissimuleraient sous les apparences les plus attrayantes, le Français, dès le jeune âge, est livré sans avertissement aux mercantis de la pornographie. Ainsi des milliers de lecteurs s'intoxiquent chaque jour, sous le regard indifférent ou ignorant des autorités.

Pour remédier à ces graves inconvénients, la meilleure méthode a paru d'établir, dans les quartiers populaires, des *Dépôts de Lectures* dont tout le stock soit attentivement contrôlé et fourni par un magasin central, puis de canaliser les acheteurs vers ces dépôts.

Il s'agit, en somme, de lutter contre les ravages que font, surtout dans le peuple, les lectures malsaines, en lui en fournissant de bonnes.

Cette méthode d'action, appliquée d'abord à Lille et dans les environs pendant deux années, a donné de si excellents résultats qu'il a paru opportun de l'étendre à la région parisienne et à la France entière.

De cette pensée, est née l'*Union Centrale des Dépôts de Lectures,* Société anonyme légalement constituée le 14 février 1928.

Encouragée par les autorités morales et religieuses, établie par des hommes d'affaires sur des bases commerciales solides, l'U. C. D. L. se développe rapidement. En six mois, elle a pu créer une centaine de dépôts dans la région parisienne. Depuis, l'*Union Coopérative des dépôts de Lectures* antérieurement fondée dans la région du Nord par M. l'abbé Boucherie, et qui groupe 500 dépôts, s'est amicalement jointe à elle, en vue d'unifier les efforts.

Tous ceux qui déplorent l'empoisonnement de notre jeunesse par la mauvaise presse devraient s'efforcer de créer dans leur région un ou plusieurs *dépôts de saines lectures,* rattachés à l'*Union Centrale*.

Il suffit de décider un commerçant quelconque à accepter les ouvrages choisis, à les exposer et les vendre, en se conformant au règlement de l'*Union Centrale*. Dès l'acceptation du commerçant, informer l'administration (11, rue Cujas, Paris Ve), qui se mettra aussitôt en rapport avec lui, et lui enverra un premier stock de brochures variées.

[1] En voici quelques-unes : « Collection Bayard » à 0.75, 2 vol. par mois ; Paris, Bonne Presse ; — « Collection Colibri » à 0.30 ; Editions du Clocher, 39, rue Constantine, à Toulouse ; — « Romans missionnaires » à 1 f. 75, 2 par mois ; Editions du Clocher ; — « Romans à lire » à 0.70, 2 par mois, chez Gautier-Languereau, 18, rue Jacob, Paris 6e ; — au *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris 14e, la « Collection Printemps » à 0.50, 2 vol. par mois, et la « Collection Stella » à 1.50, 2 vol par mois ; — chez Hirt, 53, rue des Moissons, à Reims, « Foyer-Romans » à 1.50, 2 vol. par mois, et « Collection Supra » à 0.75, un par semaine.

Les commerçants à visiter pour l'installation de nouveaux dépôts sont aussi divers que possible : merciers, épiciers, bureaux de tabac, marchands de vins, de bonbons, papetiers, coiffeurs, herboristes, parapluies, couronnes, bazars, etc. Rechercher de préférence des personnes comprenant le but moral de l'U. C. D. L.

Choisir les magasins bien situés, placés aux endroits passagers, à proximité des usines, ateliers, églises, gares, marchés, foires, écoles, etc.

Des dépôts isolés peuvent être créés partout : dans les petites villes, bourgades, hameaux, à la sortie des églises, dans les bibliothèques paroissiales, les patronages, etc.

C'est un apostolat auquel peuvent se livrer les membres de la F. N. C., des groupements paroissiaux, des Conférences de Saint-Vincent de Paul, de l'A. C. J. F., de la Ligue Patriotique des Françaises, des Comités de bonne Presse et des Ligues contre la licence des rues.

Remplaçons la lecture malsaine par la lecture saine et formatrice. Dirigeons la clientèle, surtout celle des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles, vers les *dépôts de l'U. C. D. L.*, où chacun trouvera, à bon marché, des lectures agréables et *toujours morales*.

Tous les documents pour la propagande et la fondation de nouveaux Dépôts sont adressés gratuitement sur demande et le catalogue général des ouvrages contre deux timbres de 0 fr. 50. Ecrire à l'*Union Centrale des Depôts de Lectures*, 11, rue Cujas, Paris Ve.

LITURGIE

Q. — En 1929, la fête de S. Sébastien, titulaire de mon église, tombera un dimanche. Or, le même jour, nous aurons l'exposition solennelle du Saint-Sacrement pour l'*Adoration perpétuelle*.

Quelles messes faudra-t-il dire ce jour-là, et avec quelles mémoires ? — Le diocèse a obtenu de Rome un indult autorisant dans chaque église, au jour où s'y fait l'*Adoration,* la célébration d'une messe votive solennelle du Saint-Sacrement, avec les mêmes privilèges et sous les mêmes conditions que pour l'exposition des Quarante-Heures.

R. — I. L'occurrence d'un double de 1re classe empêche la célébration de la messe votive solennelle du Saint-Sacrement pour les Quarante-Heures. (S. R. C., 27 avril 1927, I [1] ; cf. Nouv. rubr. du Missel, tit. II, n. 3). Cette messe ne pourra donc être célébrée chez vous, à l'occasion de l'*Adoration*, le dimanche 20 janvier 1929, jour de la fête du titulaire de votre église ; mais il faudra chanter, ce jour-là, la messe de S. Sébastien, en joignant sous une seule conclusion à l'oraison de ce saint celle de la messe votive du Saint-Sacrement ainsi empêchée, et en faisant ensuite sous une seconde conclusion la mémoire du 2e dimanche après l'Epiphanie. (Cf. *ibid.*).

[1] Cf. *Ami* 1927, p. 357.

La messe de S. Sébastien ne possédant pas de préface propre et la première commémoraison y étant, dans le cas, celle de la messe votive du Saint-Sacrement liturgiquement empêchée, on devra prendre la préface propre de cette dernière messe, — c'est-à-dire la préface de Noël, — et non celle de la Ste Trinité. (Cf. Nouv. rubr. du Missel, tit. VIII, n. 1) [1].

Par contre, ce ne sera pas l'évangile de la messe votive du Saint-Sacrement [2], mais bien celui du 2e dimanche après l'Epiphanie, qu'il y aura à lire comme dernier évangile. (Cf. *ibid.*, tit. IX, n. 1 et 3).

II. — Les messes privées seront également de S. Sébastien.

Malgré le rite élevé de la fête, elles comporteront d'obligation, — par le fait que le Saint-Sacrement se trouvera alors publiquement exposé dans l'église, — l'addition de l'oraison du Saint-Sacrement. (S. R. C., 27 avril 1927, III ; 11 janv. 1928, ad 3 [3]). Comme cette oraison n'y tiendra pas lieu de la messe votive du Saint-Sacrement empêchée, elle s'y dira après les autres commémoraisons, et sous la même conclusion que ces dernières. (S. R. C., 27 avril 1927, III). En conséquence, la préface sera celle de la Ste Trinité [4], et on lira le dernier évangile ordinaire : *In principio*. (S. R. C., 26 janv. 1923, n. 4382).

Q. — Dans notre diocèse, le Saint-Sacrement est souvent exposé pendant les messes : ce qui complique beaucoup les cérémonies.

Souvent aussi, on donne la bénédiction du Saint-Sacrement de suite après la messe, sans qu'il y ait eu exposition préalable.

Que faut-il en penser ? Ne serait-il pas mieux de rendre l'exposition indépendante de la messe, et de ne pas donner la bénédiction du Saint-Sacrement alors que la messe vient d'être dite ? Tout cela m'a toujours paru faire double emploi.

R. — I. L'Eglise, tous nos lecteurs le savent, s'est toujours montrée défavorable à l'usage de célébrer la messe devant le Saint-Sacrement exposé. « Il semble, écrit Mgr de Conny [5], qu'elle ait redouté que le culte rendu à Jésus-Christ demeuré dans son état d'immolation où l'a mis une messe précédente, ne détournât l'attention des fidèles de l'acte même où il s'immole et où se produit en entier le mystère eucharistique. Ce serait donc l'erreur d'une piété mal éclairée que de chercher à augmenter la solennité de la messe par l'exposition ou la bénédiction du Saint-Sacrement : la messe se suffit pleinement à elle-même. » Ajoutons que, parmi les rites de la messe, il en est, — v. g. l'élévation, — dont l'accomplissement à l'autel même où le Saint-Sacrement se trouve publiquement exposé, paraît chose quelque peu anormale.

Il n'est donc pas étonnant que, le 27 juillet 1927, la S. C. des Rites ait cru devoir insister de nouveau sur le caractère obligatoire de la défense, rappelée maintes fois par elle, de célébrer la messe, à moins de raison grave ou d'indult, et de distribuer la sainte communion devant le Saint-Sacrement exposé [1].

II. — A la vérité, il n'existe aucune décision de la S. C. des Rites interdisant de procéder aussitôt après la messe à ce que l'on appelle un « salut du Saint-Sacrement, » et, même, la S. C. a été amenée à régler certains détails du cérémonial à observer en pareille circonstance.

Est-ce à dire néanmoins qu'il soit bien à conseiller de donner des saluts du Saint-Sacrement à la suite de la messe ? Comme notre honorable consultant, nous ne le pensons pas, étant donnée la mentalité d'un trop grand nombre de fidèles. « Il y a des personnes, écrit encore Mgr de Conny [2], qui, après avoir attaché plus de valeur à une messe quand elle est suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement, en viennent à préférer ces bénédictions et saluts à la messe elle-même, au moins quand elle n'est pas de stricte obligation, et à plus forte raison aux vêpres et à l'assistance à l'office divin. Est-il nécessaire de dire que cette dévotion est bien mal entendue ? » Pour empêcher qu'elle ne se répande, « il faut laisser comprendre au peuple combien éminemment est contenu dans la messe tout ce qu'il faut chercher dans l'Eucharistie. »

III. — De ce qui a été dit plus haut il résulte que l'exposition du Saint-Sacrement doit être indépendante de la messe, en ce sens du moins que, si elles ont lieu simultanément, ce ne peut être au même autel.

Mais il est un autre genre de dépendance — parfaitement régulier celui-là — de l'exposition du Saint-Sacrement par rapport à la messe. C'est celui qui est prévu par le Cérémonial des évêques (l. II, c. XXXIII, n. 17) et par le Rituel (tit. IX, c. 5, n. 2) pour la fête du Saint-Sacrement, par l'Instruction Clémentine (§ XIX) et par Gardellini [3] pour l'ouverture des prières des Quarante-Heures dans chaque église, et par Martinucci [4] pour la procession du Saint-Sacrement le troisième dimanche du mois.

Dans ces circonstances et dans d'autres circonstances analogues, le célébrant consacre à la messe

[1] Les Nouvelles rubriques du Missel *(loc. cit.)* sont formelles à cet égard : « In qualibet missa dicitur semper ejus præfatio propria, si habeatur ; secus propria *missæ* sive officii primo loco inter cetera, quæ præfationem propriam habeant, commemorati. » Or, dans la circonstance envisagée ici, l'oraison du Saint-Sacrement a bien le caractère d'une commémoraison proprement dite. (Cf. Nouv. rubr. du Missel, tit. V, n. 3). — Nos lecteurs voudront bien rectifier, d'après ce qui est dit ci-dessus, l'indication inexacte donnée dans l'*Ami* du 13 septembre 1928 (p. 656, col. 1, III) au sujet du choix de la préface dans une circonstance analogue à celle qui fait l'objet de la présente consultation.

[2] En semaine, on lirait comme dernier évangile celui de la messe du Saint-Sacrement commémorée à la messe solennelle de S. Sébastien. (Cf. Nouv. rubr. du Missel, tit. IX, n. 3).

[3] Cf. *Ami* du 12 avril 1928, p. 235.

[4] En semaine, pour la même raison, la préface serait la préface commune, et non celle de Noël. (S. R. C., 26 janv. 1923, n. 4382).

[5] *Cérémonial romain*, p. 97, note.

[1] Cf. *Ami* 1927, p. 585.

[2] *Les cérémonies de l'Eglise expliquées aux fidèles*, p. 113, note 1.

[3] *Instr. Clem.*, § XIX, n. 2 etc.

[4] *Manuale sacr. cæremoniarum*, l. II, c. XXXIX.